

2. Marc 4, 35-41

(Thaumaturge)

1. Comme la lecture méditante de ce petit texte est conditionnée par l'idée qu'on se fait du miracle, il sera utile, en commençant, de clarifier quelque peu le vocabulaire. Est appelé miracle un événement - réel ou imaginaire - qui a été perçu par certains comme insolite, admirable, merveilleux, et qui a été interprété comme la manifestation d'une puissance supérieure par le moyen d'un thaumaturge, - de quelqu'un qui fait (-urge) des choses étonnantes (thaumat-). Le récit fut la venue au langage de cette perception, l'effet d'une volonté de remémoration d'un événement jugé en effet mémorable, et de communication d'un sens. L'interprétation est dialectique et, le plus souvent, conflictuelle: parole seconde sur une parole première, elle-même déjà interprétante, elle est plus ou moins naïve ou plus ou moins critique, croyante ou incroyante. Ainsi, certains croient à une ou à plusieurs causes et entités autres et supérieures qui ont donné, pense-t-on, des signes de leur existence et que l'on peut invoquer pour être soi-même bénéficiaire de leur bonté. D'autres, quand ils doivent se définir par rapport à ceux-là, soit n'y croient point ou pas de cette façon, soit refusent de suspendre leur confiance en la vie à cette sorte de représentation, soit, avant de se laisser interpellé par un texte dont ils admettent la canonicité ou la classicité, attendent qu'en soit fait un décodage qui le rende pensable et, éventuellement, croyable. C'est à fournir quelques repères à cette dernière catégorie de lecteurs qu'on s'applique ici. Les mots étant des condensés d'images et les images des condensés d'affects, on va s'exercer à lire entre les mots, puis à voir, enfin, si le cœur est touché, à s'affectionner. En cours de route, il devrait apparaître que le texte n'a pas été rédigé pour provoquer l'étonnement mais pour alimenter à sa source une puissance d'émerveillement qui est constitutive d'une option fondamentale.

2. La mer peut être la mer mais, dans le discours poétique, elle peut être aussi autre chose. Etant donné que l'étendue d'eau que Luc appelle le lac de Génésareth (Lc 5,1) et Jean la mer de Galilée, de Tibériade (Jn 6,1), Marc la désigne simplement comme la mer, on peut considérer la possibilité qu'il ait intentionnellement omis toute détermination. Or le référent d'un tel emploi absolu du mot peut être l'océan primordial de la tradition mythique, la figure du chaos originel. Concentrée et personnifiée en Rahab ou Léviatân, elle est représentée comme un monstre marin, crocodile ou hippopotame (Is 51,9-11; 27,1; Jb 7,12). Sous ces oripeaux, elle est la métaphore de l'adversaire du créateur du monde et du sauveur des hommes, le symbole de tout ce qui s'oppose à Yahvé et à son Oint (Ps 2,2; Ac 4,25s). En Ap 12 et 13, cet adversaire est le dragon et il se dédouble en bête de la mer, l'impérialisme, et en bête de la terre, le culte des souverains. Elle représente donc une forme jugée déviante de l'énergie, cette entité que la pensée causale, en quête d'une explication adéquate, pose comme intérieure, antérieure et supérieure aux agissements des puissants, ses suppôts (Ep 2,2; 6,12). Il est donc vraisemblable que la représentation d'un événement de la nature a été une manière de suggérer l'idée qu'on se faisait du pouvoir politique et, corrélativement, d'un contre-pouvoir transpolitique. Ce put être aussi et par là-même une expression du désir qu'on avait de ne pas juger ni accabler les compatriotes juifs. En exigeant que les éventuels convertis de la gentilité s'agrègent à leur peuple et se soumettent à ses lois, on voyait bien que les Juifs avaient opté pour une forme nationaliste et particulariste de l'universalisme biblique. Mais on s'exerçait à penser que c'était là non un effet de leur méchanceté mais d'une ignorance que leur Dieu lui-même avait prévue et qu'il ferait tourner au bien (Mc 4,10-12; Lc 23,34; Ac 3,17; 1 Tm 1,13; Rm 8,28). Ils n'étaient pas des bourreaux mais eux aussi des victimes: victimes d'une puissance totalitaire dont on pensait qu'elle était impuissante à être réellement totalisante.

3. De même qu'un maître fait taire son chien, Yahvé apaise le tumulte de la "mer" (Ps 65,8; 89,10). Or ici Jésus fait ce que la tradition biblique disait de Yahvé: lui aussi commande au chaos et il obéit, sa voix a l'efficacité de celle du Seigneur tout-puissant des écritures juives (Ps 29). Ce rapprochement implique que Jésus est ici plus que l'homme de Nazareth, plus aussi qu'un thaumaturge ou l'un de ces "hommes divins" auxquels les Grecs attribuaient des pouvoirs miraculeux. Outre, peut-être, le souvenir d'une brusque accalmie après un violent orage, il dut y avoir, sous-jacente au récit, la croyance que Jésus est Seigneur, et donc non seulement une christologie basse mais une christologie haute. Des gens qui croyaient en Jésus ont trouvé le moyen et jugé bon de le représenter en acte de puissance. A cette fin, ils ont utilisé un "croyable disponible" (Paul Ricoeur): le genre littéraire des tempêtes apaisées. Pour qui adopte cette manière de lire le texte, les croyants ne sont pas venus de l'événement à la foi mais de la foi à un signe qui leur semblait pouvoir contribuer à communiquer la foi qu'ils avaient en Jésus. Ainsi, la pensée qui s'exerce à l'intégration ne va pas seulement du mondain à l'humain et au divin, du voir à l'entendre et au comprendre (Dt 29,3), mais aussi bien de la compréhension à l'écoute et à la vision. Pour disposer à vouloir, elle "re-présente" concrètement la présence. On peut donc trouver profit à lire et méditer le texte comme la poématisation, la narrativisation, l'historicisation, la dramatisation, l'illustration d'une interprétation d'ensemble du réel, comme l'effet d'une focalisation de l'imaginaire sur l'Événement-Jésus.

4. Jésus dormait sur un coussin à la poupe du bateau et on l'éveilla. Aux oreilles de ceux qui laissent monter à leur mémoire les écritures juives et chrétiennes, cette représentation évoque trois précédents. D'abord le personnage de Jonas qui, comme Jésus, allait du monde juif au monde païen et qui, au cours d'un voyage en mer et d'une tempête, dormait à fond de cale et fut éveillé par les matelots. Ensuite, le kérygme de la mort (sommeil) et de la résurrection (éveil) du Christ (1 Co 15,3-4; cf. Mt 12,40; Mc 5, 35-41; Jn 11,11). Enfin, le Yahvé biblique à qui des suppliants reprochent d'être endormi et qu'ils s'efforcent de tirer de son sommeil (Ps 7,7; 35,13; 1 R 18,27). Jésus est ainsi assimilé à Jonas, au Christ et à Yahvé. Comme il vient de prêcher aux Juifs qu'ils doivent se convertir à une idée du Royaume de Dieu qui le représente ouvert aux Gentils, il a quelque chose de prophétique; comme il est à la tête d'un "peuple" conquérant et missionnaire, il a quelque chose de christique; et comme il pose un geste semblable à ceux de Yahvé, il a quelque chose de divin. Il se peut donc que la manifestation de sa puissance en Mc 4,39, plutôt que prépascale, soit en réalité celle dont des croyants ont dit qu'il l'obtint en suite de sa résurrection (Rm 1,4) quand il devint Seigneur et Christ (Ac 2,36). Aux yeux de ceux qui avaient adhéré aux confessions de foi, Marc se sera ingénié à rendre représentables les effets actuels de la résurrection de Jésus, de sa présence active dans le monde auprès de ceux qui l'invoquent, qui l'éveillent, ou se souviennent que Dieu l'a éveillé. Même si c'est un fait réel que Jésus, un certain soir, en Galilée, sur le lac, s'est trouvé endormi et a été éveillé, il est vraisemblable que, si le conteur l'a noté, c'est moins parce qu'on le lui avait rapporté comme un fait que parce qu'il a vu là une bonne occasion de préfigurer le kérygme.

5. Le rapprochement - implicite - de Jésus et de Jonas, chez Marc, a pu être déterminé par un logion de la tradition Q (Mt 12, 38-42; Lc 11,29-32) qui, lui-même, reflète une situation semblable à celle que suppose le Livre de Jonas. Le héros de ce livre est un type littéraire modelé sur un prototype historique. Car, d'après 2 R 14,25-27, Jonas ben Amitta<sup>h</sup> est un prophète qui, vers la fin du royaume du nord, encouragea la politique de puissance et de conquête du roi Jéroboam II. Au contraire, son contemporain Amos s'est opposé au régime (Am 7,10-17) et a réclamé une réforme de la justice (Am 2,10-16). La tension entre ces deux sortes d'intervenants, - prophètes courtisans, nationalistes, favorables au roi; prophètes indépendants, universalistes, critiques de la politique royale -, se retrouve, vers la fin du royaume du sud cette fois, entre Jérémie et Hananiya (Jr 28). Et il semble bien que c'est elle encore qui reparait, peu avant la fin du judaïsme ancien, entre les Pharisiens et Paul (Ac 15). Tout se passe comme si, en fin d'époque et par une sorte de loi de l'histoire, la tension entre le particularisme et l'universalisme, le conservatisme et le réformisme, le salut (national) et la justice, la classe dominante et la classe dominée, ne pouvait que s'exacerber; comme si, aussi, la solution de cette tension devait se trouver dans une plus grande libération de la composante universaliste. Il est compréhensible que, chez les nationalistes, il y ait eu chaque fois une difficulté insurmontable soit à comprendre les promesses de justice et de salut que les prophètes indépendants adressaient aux ennemis de la nation (Is 51,4-8), soit à s'entendre reprocher leur conduite (Ac 7,57), soit à admettre que Paul accueille dans le peuple de Dieu des non-juifs auxquels il n'imposait aucune des observances de la Loi. Mais il est également compréhensible que le mouvement de centro-complexification qui régit l'évolution générale trouve en une minorité lucide et courageuse le moyen de lever l'hypothèque que le particularisme faisait peser sur l'universalisme. Ce moyen a partie liée avec la

littérature, avec l'oeuvre poétique qui arrive au bon moment et qui réoriente la praxis. Pour sa part, l'auteur du Livre de Jonas a trouvé le moyen de créer un personnage qui est un noeud de contradictions. Il l'a représenté comme un prophète de salut (national) à qui Yahvé demande de se comporter comme un prophète de justice et de pénitence. Ce personnage, naturellement, répugne à accomplir la mission confiée, il fuit, mais une tempête et un monstre marin, tous deux contrôlés par Yahvé, le mènent au lieu voulu. Il prêche la pénitence aux païens et ils croient. Or ce sont des Ninivites, les ennemis jurés des Juifs. Les Juifs qui furent interpellés par l'Événement-Jésus ont trouvé là un récit pour eux exemplaire et normatif, et un poète en a fait une réinterprétation actualisante, un "midrash". Car le lac de Galilée peut être une figure non seulement de l'océan primordial mais aussi de la Grande Mer, de la Méditerranée. En faisant aller Jésus et ses compagnons de la pointe nord-ouest de la "mer" à la pointe sud-est, de Capharnaüm à Gêrasa, d'une ville juive incrédule à une ville grecque où un homme qui, aux yeux des Juifs, était impur, est devenu missionnaire auprès des siens, il est vraisemblable que le poète donnait à entendre à ses lecteurs romains des années 70 que Jésus avait, le premier, opéré la traversée sur l'autre rive que Paul (Ac 13,46; 16,10; 18,6), puis Pierre ont fait après lui. Quoi qu'il en soit de son historicité, le récit devait être compris comme ayant une dimension paradigmatique, étiologique, parabolique. Il légitime, il justifie un passage, il réprojecte dans un temps primordial et fondateur un ensemble d'événements contingents qui acquièrent par le fait un caractère de nécessité et de loi. Ici se rencontrent le poétique et le juridique, l'esthétique et l'éthique, le précédent exemplaire et ses imitations. Car, même si c'est Paul qui a ouvert aux Gentils le peuple de Dieu, lui-même tenait à dire qu'il ne fait qu'imiter le Christ (1 Cor 11,1), qui était tout à tous.

6. Jésus demande à ses compagnons pourquoi ils sont si peureux (v. 40), et le narrateur observe que, la peur écartée, ils eurent une grande crainte (v. 41). Il y a ici un triple contraste: de la peur et de la crainte, d'un blâme et, implicitement, d'un éloge, de Jésus et du narrateur. On comprend la peur comme le retentissement, dans l'organisme, de l'appréhension fortement chargée émotionnellement d'un danger physique; et la crainte, comme un effet de la connaissance qu'on a de l'éventualité d'une intervention contre soi d'une puissance punitive. Si la mer en furie est la métaphore du pouvoir politique totalitaire, on peut penser que, dans l'histoire des premières communautés, ce dont les compagnons ont eu peur c'est des Juifs nationalistes (Jn 7,13; 12,42; 19,38; 20,19; Ga 2,12); et si la crainte est positivement évaluée, ce doit être que ce pour quoi ou celui pour qui ils ont éprouvé de la crainte c'est celui que la tradition biblique appelle Yahvé, qui est un dieu universel et qui a choisi Israël pour faire connaître son nom parmi les nations (Dt 10,12-15; Is 42,1-6), mais qui, si son serviteur profane son nom, le châtie durement (Ez 36,19-20). Celui-là, il faut le craindre. En effet, si la peur peut être vaincue, la crainte doit être entretenue (Mt 10,28; Lc 12,5). D'après la situation d'ensemble des premiers chrétiens, on peut penser que la peur comme la crainte avaient alors pour objet la possibilité d'une exclusion: l'une, de la nation juive et de la synagogue (Jn 12,42), l'autre du Royaume de Dieu et de l'Eglise (1 Co 6,9-10; Mt 18,17). Cette double possibilité était une conséquence du mouvement chrétien. C'est que l'Événement-Jésus en avait interpellé quelques-uns qui étaient arrivés à la conviction que celui que les Juifs attendaient comme Messie, - comme chef, sur terre, d'un peuple de Yahvé qui serait la lumière des nations mais qui ne serait composé que de personnes justifiées par la foi (Is 57,13; 60,21) -, il fallait l'identifier à ce Jésus de Nazareth qu'ils avaient crucifié et dont, eux, enseignaient que, comme prémices de ce

peuple, Dieu lui avait redonné vie, le faisant sortir du tombeau (Ez 37; 1 Co 15,20ss). Et eux-mêmes se voyaient comme les prophètes d'une génération de quarante ans (30-70), analogue à celle du désert mais qui, cette fois, serait, pour les Juifs, la dernière (1 Co 10,11; Mc 13,13). Or, dans leur très grande majorité, les Juifs ont rejeté de leur sein ceux des leurs qui professaient de telles opinions et qui, après le sabbat, se réunissaient entre eux et, comme ils disaient, en églises, en assemblées locales du (vrai) peuple de Dieu (Dt 23,2-9). Cependant, par suite de la pression qu'exerçaient sur eux leurs compatriotes nationalistes, la tentation était grande (1 Co 10,1-13), pour ceux qui avaient cru, de nier que ce soit Jésus qui est le Christ. Les plus convaincus leur disaient donc que, s'ils le reniaient, le Fils de l'Homme aussi les renierait lorsque, au jugement des pasteurs et des docteurs qui prendraient la relève des apôtres et des prophètes fondateurs, il s'avèrerait que l'interprétation particulariste et judaïsante de l'Événement-Jésus était contredite dans les faits (Mc 8,38; 13,26.32). En entendant ces oracles de jugement, les plus timides essayaient de se consoler à l'idée qu'il leur suffisait de croire dans leur coeur et que c'était en cela que consistait la justice. Mais les plus courageux et les plus radicaux leur remontraient qu'il fallait associer les lèvres au coeur, la confession publique à la foi privée, et le "salut" à la justice (Rm 10,8-10). Ils disaient que ceux-là seuls seraient "sauvés" qui auraient persévéré jusqu'à la fin...de Jérusalem (Mc 13,13). Par conséquent, il fallait craindre (Rm 11,20-22; 1 Co 10,12); il fallait faire son salut - se maintenir dans l'appartenance - avec crainte et tremblement (1 Co 2,3; 2 Co 7,15; Ep 6,5; Ph 2,12); et il fallait prier le Père de Jésus, lui demandant, durant ces difficiles quarante années, de ne pas faire avec eux ce qu'il avait fait jadis avec la génération des pères, les exposant à la



tentation (Ex 15,25; Dt 33,8; Ps 95,10; 1 Co 10,1-3), mais de les délivrer du Méchant et de ses fils, - de l'Adversaire mythique du Royaume de Dieu et de ses farouches partisans (Mt 6,13; 13,38; L Th 1,10; Jn 17,15). Puisque ceux qui écoutent les envoyés de Jésus, c'est lui-même qu'ils écoutent (Lc 10,16), pour ceux qui, au début des années 70, lisaient l'évangile de Marc ou l'entendaient lire et commenter dans l'assemblée dominicale, le Jésus du récit de Mc 4,35-41, qui demande aux compagnons pourquoi ils sont si peureux, représente sans doute ces prophètes exhortateurs radicaux des communautés judéo-chrétiennes du temps de la génération adultère et pécheresse; et le narrateur, qui observe qu'ils eurent une grande crainte, représente les témoins de la situation qui suivit la ruine de Jérusalem, quand on constata que ce sont ceux qui avaient la crainte de Dieu qui avaient persévéré jusqu'à la fin.

7. Entre l'affect naturel et antécédent de la peur et l'affect donné (Is 11,2) et conséquent de la crainte, s'interpose l'écoute de l'observation attristée qu'on n'a pas encore de foi. Dans la trame de l'évangile de Marc, cette observation vient après la mise en route de la prédication de Jésus<sup>(1,14)</sup>, les premières vocations et le choix des Douze, et ce doit être parce qu'ils ont entrevu la justesse de cet enseignement que le quatuor de Simon, André, Jacques et Jean, a consenti à le suivre. Il y a ici cinq concepts solidaires: 1) Dieu et règne signifient, ensemble, à la fois l'idée d'une maîtrise universelle sur la division et la mort et la confiance que le Vivant l'emportera et instaurera dans le monde un moyen de rassembler près de lui tous ceux, vivants et morts, à qui il a donné une première forme d'existence; 2) l'évangile est l'annonce que cette victoire du vivant a commencé d'être rempotrée dans l'Événement-Jésus; 3) la plénitude des temps est l'accomplissement des temps et moments (Ac 1,6-7; 1 Co 10,12), et, pour les Juifs, le temps de la dernière chance (He 3,7-4,11);

4) la pénitence est le changement de mentalité, le retournement qui devrait faire que les Juifs cessent de s'imaginer qu'ils sont membres du peuple de Dieu du seul fait de leur descendance de l'ancêtre (Mt 3,9); 5) quant à la foi, sous le contenu objectif, kérygmatic ou dogmatique, et sous l'acte subjectif d'assentiment à un ensemble de propositions reçues comme révélation divine, elle est la disposition où se trouvent ceux qui, déçus des piètres performances des puissants et de leurs armées pour assurer la paix et la vie (Ps 20,8; 33,16-18; 147,11; Is 31,1; Jr 9,22), ont reporté leur confiance sur une instance dont ils croient qu'elle est capable de donner la vie alors même qu'elle semble l'enlever. Tout cet enseignement est condensé dans les deux versets de Mc 1,14-15. Marc représente donc les compagnons de Jésus comme des gens qui avaient dû comprendre que ce qui allait importer désormais c'était une confiance sans borne en celui que la tradition biblique appelait Yahvé (Seigneur) ou Elohim (Dieu), mais qui n'avaient pas encore la forme de foi qui allait être caractéristique de la voie chrétienne et qui consiste à lier si étroitement à ce Seigneur-Dieu Jésus de Nazareth le crucifié qu'on en vienne à admettre que la toute-puissance de celui-là se manifeste dans la toute-impuissance apparente de celui-ci, la foi en Dieu étant désormais spécifiée par sa réorientation vers Jésus (Jn 14,1), avec la conviction que celui qui n'a pas le fils, - qui ne reconnaît pas dans le consentement de Jésus à faire la volonté du père l'acte filial par excellence, Mc 14,36 -, n'a pas non plus le père: il ne croit pas correctement désormais en Dieu lui-même (1 Jn 2,23). Telle est la foi qui est, ici, intermédiaire entre la mauvaise peur et la bonne crainte: car celui qui croit de cette manière demeure dans le Christ.

8. De ceux qui ont obtempéré à l'injonction de Jésus, proposant qu'on se rende sur la rive opposée, il est dit: qu'ils laissent la foule; qu'ils emmènent Jésus; tel qu'il était dans la barque; alors qu'il y avait là, avec lui, d'autres barques. Ces détails, qui pourraient être anecdotiques, peuvent être compris poétiquement. Laisser la "foule" fut un acte responsable de ceux qui ont suivi le missionnaire itinérant Jésus et qui ont poursuivi son oeuvre, et ce fut un acte qui a mené à leur conclusion logique les abandons qui le préparaient (Mc 1,18.20; 10,28). Car, au-delà de la foule comprise comme attroupement occasionnel sur le rivage, les lecteurs engagés de Marc pouvaient lire la masse des Juifs qui n'ont pas suivi Jésus et les siens. Ceux qui ont consenti ce suprême abandon et sont demeurés avec Jésus dans ses épreuves (Lc 22,28), bien qu'avec une grande peine (Rm 9,1-5), emmènent Jésus. Ils l'emmènent avec eux. Aussi, ce que les Juifs, jusque-là, "avaient", - le Messie, le Royaume -, leur est enlevé et il est donné à d'autres (Mc 4,25; 12,9; Rm 9,5). Ils l'emmènent tel qu'il était: assis (Mc 4,1), dans la position de l'enseignant (Mt 5,1; 23,2; Lc 4,20; Ac 11,13)? ou peut-être plutôt sans pain, sans provision, comme le missionnaire (Mc 6,8)? Quant à la mention des autres barques qui étaient avec lui (jusquelà!), elle implique que celles-là sont restées sur place et ont cessé d'être avec lui (Jn 6,69) et avec Simon Pierre (Lc 5,9). On évoquera les judéo-chrétiens, dont la stratégie missionnaire (Mt 10,5.23) s'est avérée inopérante, encombrée qu'elle était d'un imaginaire encore ethniquement et géographiquement orienté (Is 2,1-4; Ac 2,9-11, cp. à Ga 4,25-26).

9. En Mc 8,12-21, est consigné un récit où il y a, comme ici: Jésus et ses disciples; une traversée du lac; une séparation d'avec les Juifs; un reproche; qui a pour objet un manque de foi. Il y a deux différences importantes. La première: la traversée du lac se fait en sens inverse, on revient en territoire juif. La

seconde: le manque de foi consiste en ce que, tandis que Jésus a su nourrir des foules, ses disciples regrettent de n'avoir pas de pain, sinon un seul. Ce récit peut être complémentaire de celui du chapitre quatre, dramatisant le retour en pays juif après une randonnée missionnaire dans le monde grec. Ces apôtres, - des missionnaires juifs favorables à une mission païenne politiquement désintéressée -, pouvaient, d'un côté, en revenant au pays, craindre d'être ostracisés et de ne plus pouvoir assurer leur subsistance (Mt 6,25-34; 7,7-11), d'un autre côté, être tentés de revenir s'asseoir à la table des maîtres du pays. Mais on les prévient qu'ils doivent se méfier des Pharisiens et des Hérodians, les groupes alors dominants en Judée et en Galilée, et qu'on comparait au vieux levain d'avant la Pâque. Car ce que ce levain fait lever c'est une vieille pâte, celle du temps, désormais révolu pour eux, du théopolitique où la piété et le pouvoir faisaient bon ménage, celle-là servant d'idéologie légitimatrice à celui-ci. En distinguant ces éléments jusque-là confondus et en libérant la composante religieuse universaliste de son inféodation dans le patriotisme juif, les compagnons de Jésus s'exposaient à la vindicte publique. Et en effet les Pharisiens et les Hérodians se sont ligüés pour faire mourir Jésus et ses suivants (Mc 3,6; Ac 4,27). Le Jésus de Marc est ici comme un chef de mission qui recommande à ceux de ses envoyés qui reviendront en pays juif après avoir évangélisé les grecs d'avoir confiance en lui et méfiance d'eux (Cf. Ac 21,17-36). Mais surtout, comme on peut le déduire des mentions de l'unique pain et du levain et aussi de 1 Co 5,7, il invite les compagnons à se rappeler: que, pour eux, Jésus est le Christ, le chef du peuple de Dieu; que ce Christ est leur pâque; que cette pâque a été immolée; qu'ils ne peuvent célébrer la fête comme auparavant; qu'ils ont un autre mémorial (un seul pain, en effet: Mc 14,22; Lc 10,42; 1 Co 10,17); et que eux-mêmes doivent se comprendre comme des sans-levain, des azymes, toujours déjà en train de se préparer pour la fête nouvelle.

10. Le récit de Mc 4,35-41 se termine par une interrogation concernant l'identité de celui qui vient de commander à la mer. Dans la trame de l'évangile de Marc, ce questionnement est intermédiaire entre, d'une part, l'interdiction faite aux démoniaques de dire qui est Jésus (1,25.34) et, d'autre part, les rumeurs qui circulent sur lui et une double interrogation de Jésus lui-même (6,14-16; 8,27-28). Ici, par conséquent, les disciples sont présentés comme ayant une certaine idée de la manière dont il ne convient pas d'appeler Jésus et comme ne sachant pas encore quel nom ou titre lui donner. Entre ce que les autres disent et ce que eux devront dire, il y a un hiatus, ils ne savent pas et ils s'interrogent les uns les autres. Plus loin, ce qu'est Jésus sera proclamé en partie par Pierre (8,29) puis par Jésus (8,31), ensuite par la voix du ciel (9,7) et enfin par le centurion au pied de la croix (15,39). Le petit texte de Mc 4,41 est ainsi organiquement lié à tout ce qui le précède et le suit, et il n'en est pas détachable comme le serait un morceau de tradition indépendant. Il doit être de la théologie, de la dramaturgie de Marc lui-même.

11. Pour quiconque est d'avis que Marc est un auteur et non un simple compilateur de traditions; qu'il a composé son oeuvre avec une extrême attention aux détails; et que, comme dans toute grande oeuvre, ici aussi, le tout est dans chaque partie comme chaque partie est organiquement liée au tout; les vv. 35-41 de Mc 4 sont improprement caractérisés comme péricope, comme récit de miracle et comme tempête apaisée. En effet, ils ne sont pas réellement séparables du contexte immédiat dans lequel ils sont placés. Le discours en paraboles à Capharnaüm (Mc 4,1-34), la traversée du lac (4,35-41) et l'exorcisme à Gêrasa (5,1-20) sont comparables aux trois scènes d'un minidrame où la scène centrale est la péripétie qui amène la crise d'où sort le dénouement. Et le

drame littéraire lui-même est le condensé d'un drame historique, de la séquence de trois moments: prédication infructueuse aux Juifs, difficile passage aux païens, succès de la prédication à ceux-ci. La scène centrale (4,35-41) pivote sans doute autour du récit de la tempête (vv. 37-39), mais celle-ci est enclavée entre les mentions de la décision de quitter les Juifs et la peur qui l'accompagna (vv. 36 et 40), lesquelles sont elles-mêmes enclavées entre l'ordre de Jésus de traverser sur l'autre rive (4,35) et, moyennant la crainte, l'atteinte effective de la rive opposée. (4,41; 5,1). De cette façon, la scène centrale participe des deux qu'elle relie. Elle a quelque chose de parabolique, puisque Jésus fait le premier ce que ses disciples feront après lui, et elle a quelque chose d'un exorcisme, puisque Jésus s'y adresse à la mer de la même façon qu'il le fait avec un démoniaque (1,21-28; 5,1-20). Le récit n'est donc pas tant un récit de miracle ni un récit de tempête apaisée, c'est plutôt la péripétie d'un drame où il y eut, successivement: décision d'entreprendre un voyage missionnaire chez les païens, séparation d'avec les Juifs, traversée périlleuse, et passage effectif en pays de mission.

12. Luc, dans les Actes (27,1-28,28), a un récit comparable à celui de Marc. Il y a, là aussi: un passage du monde juif au monde païen; une traversée de la mer; une tempête et une accalmie; un héros qui fait des merveilles; un message aux Juifs, qui est le Royaume de Dieu; une citation d'Is 6,9. Comme la Jérusalem juive est à la Rome païenne ce que Capharnaüm est à Gérasa, et que, si Paul a imité le Christ (cf. 1 Co 11,1), ceux qui se sont intéressés à la "vie de Jésus", ont pu se souvenir de Paul, on peut méditer deux possibilités. Jésus a pu réellement traverser le lac de Génésareth du nord-ouest au sud-est et poser ainsi un geste significatif dont il a laissé à ses disciples de comprendre plus tard la portée. Inversement, ceux qui ont trouvé significative la traversée de la Méditerranée par Paul ont pu la légitimer soit en

exploitant le souvenir d'une traversée analogue faite par Jésus durant sa vie et dans son pays, soit en composant un récit fondateur et vraisemblable où des termes géographiques différents désignaient une relation identique. Dans les deux cas, c'est l'Événement-Jésus qui est déterminant. La préférence accordée à l'une ou à l'autre représentation tient à l'accent qu'on a décidé de mettre sur l'un ou l'autre des termes des binômes: Jésus et les siens, poésie et histoire, histoire événementielle et histoire historiographique, fait et interprétation, temps primordial et temps de la chronologie, nécessité et contingence, intention et exécution, projet et rétrojection. On peut aussi éviter de préférer une représentation plutôt que l'autre. On se rappellera alors que ce qui est premier dans l'intention est dernier dans l'exécution et réciproquement, et on dira que l'intention dont Jésus était porteur n'a pu être réellement comprise qu'à mesure que certains prenaient sur eux de la mettre à exécution, et que ce sont les accomplissements de ceux-ci qui ont permis de ressaisir après coup ce qui était là depuis le début et, littérairement, de le rétrojecter dans des récits destinés à être lus avec les yeux d'une foi capables d'apercevoir, comme en transparence, sous la superstructure, le fondement sur lequel elle a été édifiée.

13. La comparaison avec le traitement que Matthieu (Mt 8, 18.23-27) et Luc (Lc 8, 23-25) ont accordé au même sujet peut aider à surprendre Marc dans son activité créatrice. Chez les deux autres synoptiques, le récit de la tempête apaisée fait partie, chaque fois, d'un ensemble homogène de péripécies qui, pour la forme littéraire, entrent dans la catégorie des récits de miracle. Éléments d'une série, ils font nombre avec d'autres et, plus que celui de Marc, ils concourent à communiquer le sentiment que Jésus fut un thaumaturge. C'est que Matthieu et Luc disposaient de la tradition de Marc et qu'ils se sentaient libres de fragmenter sa composition et d'utiliser à d'autres fins les textes ainsi abstraits de leurs

contextes premiers. Marc était pour eux une source, une carrière d'où ils pouvaient, pour les exploiter, extraire des matériaux. Il ne paraît pas que eux aient eu à souffrir pour rédiger leur version de la tempête apaisée. Marc, lui, l'a sortie de ses entrailles. Ses sources à lui étaient: le Livre de Jonas, le signe de Jonas de la tradition Q, la peur des Juifs, la crainte de Dieu, les voyages de Paul, sa décision de traverser en Macédoine puis en Achaïe; l'opposition des chrétiens d'origine surtout pharisienne, la foi que Jésus est Seigneur, la foi qu'il fut endormi puis éveillé puis établi en puissance, le symbole de la mer, la puissance d'un maître qui fait taire un animal dangereux, la connaissance qu'on avait des tempêtes sur le lac de Génésareth. C'est avec de tels signifiants hétérogènes, épars et flottants où les représentations étaient noyées dans une mer tumultueuse d'affects et de sentiments contradictoires qui empêchaient les images de se précipiter en mots, que Marc, un certain matin ou une certaine nuit, a soit composé son poème à tête reposée soit accueilli le précipité de mots qui s'est alors offert à sa conscience d'évangéliste comme une vision, une lumière qui ne lui appartenait pas et qui devait être communiquée, conservée, écrite. Et il écrivit.

14. Entre le récit de Mc 4,35-41 et celui de Mc 1, 21-28, les ressemblances sont nombreuses. D'abord, les verbes: périr, obéir, menacer, faire taire et craindre, sont communs. Ensuite, quoique lexicalement et sémantiquement très différents, sont cependant comparables, d'un côté, les indications du lieu où Jésus se trouve et, d'un autre côté, les caractérisations des adversaires de Jésus comme possédé ou comme mer démonisée. Enfin, les séquences sont identiques: enseignement, contrariété, menace, ordre de se taire, admiration des témoins. Ces deux récits ont pu être pensés solidairement et les événements historiques dont on a vu que, au chapitre quatre, ils semblent avoir subi une trans-



position poétique, peuvent être en partie les mêmes. Le récit du chapitre premier peut donc aider à comprendre celui du chapitre quatre en permettant de préciser quelque peu ce que fut dans l'histoire concrète des hommes le référent de l'adversaire cosmique de Jésus. - Le démoniaque attribue à Jésus le titre ou le sobriquet moqueur de saint de Dieu. Comme cette expression traduit en Jg 13,5 nazir de Dieu et qu'ici elle est adressée expressément à Jésus le Nazaréen, lequel sonne comme nazir, il est possible qu'un jeu de mots ait servi de support à une interprétation. La traduction de nazir de Dieu par saint de Dieu ne se lit, dans toute la version grecque, que dans le seul endroit cité ci-dessus, où il s'agit de Samson. Jésus a donc pu être considéré par certains comme un franc-tireur semblable à Samson, défenseur des Juifs contre les ennemis Philistins. D'autre part, comme, dans les écritures chrétiennes primitives, le titre saint de Dieu ne se trouve qu'ici et en Jn 6,68; que, dans ce dernier cas, il est dans la bouche de Simon Pierre; et que, d'après Mc 8,33, Jésus a traité ce même disciple de Satan, il est vraisemblable que, dans un état ancien du récit de Mc 1,21-28, le "possédé" était un Simon, - au moins en tant que personnage -, qui représentait tous ceux qui répugnaient à ce que Jésus soit dit le Christ en tant même que crucifié. Si les Juifs ont traité Jésus de démoniaque (Jn 8,48), si ce peut être parce que de faux frères l'ont traité de Satan que Paul avait le sentiment que, telle une écharde dans sa chair, cette insulte lui collait à la peau (2 Co 12,7), il est bien possible aussi que des missionnaires pagano-chrétiens aient traité à leur tour Simon de possédé. Et comme la tradition commune aux quatre évangélistes a aimé représenter Simon Pierre comme le type de ceux qui, après avoir "renié" Jésus, se sont repentis, on peut supposer que ce repentir fut une conversion d'une christologie estimée encore trop judaïsante à une confession de foi plus "catholique". L'expression de cette conversion a pu prendre la forme littéraire

d'une pétrinisation du paulinisme, la foi de Paul (Ga 1,12-15; Ac 9,20-22) devenant celle de Simon Pierre (Mc 8,29 et Mt 16,16-19). On comprendrait pareillement que Marc, qui n'a pas craint de reproduire la dure parole concernant Simon (8,33) et même de la mettre dans la bouche de Jésus, mais qui considère ce même homme comme le premier des Douze, comme la Pierre et comme un privilégié de Jésus, ait intentionnellement fait, d'un côté, du démoniaque d'un récit traditionnel qu'il décidait de conserver, un anonyme, et, d'un autre côté, du récit de passage aux gentils, une lutte contre un adversaire autrement redoutable que ne l'avait été Simon (Ga 2, 10-14): la puissance dont on pense désormais qu'elle aveugle les Juifs, c'est le dieu de ce siècle ( 2 Co 4,3-4), et c'est elle que Marc a représentée par la mer. Ainsi, Pierre fait désormais partie de l'équipe - de l'équipage - qui passe aux Gentils, - ce que Luc précisera de diverses façons (Lc 5,3.9-10; Ac 10,1-11,18; 15,7-11). La communauté pour laquelle Marc écrit, et qui est probablement en majorité judéo et pétrino-chrétienne, a dû trouver ingénieuse et supérieurement vraie la façon délicate que son évangéliste a eue d'identifier au fondement que Paul a posé et qui est le Christ crucifié (1 Co 3,11), cet autre fondement, qui ne fait pas nombre avec le premier et qui est un(e) pierre dont la conversion à la catholicité a paru venir à la fois d'une plus grande proximité de la tradition juive, de Jésus et du commencement de l'Eglise, et d'un retournement plus fondamental et plus fondateur que ne l'avait été ceux de Paul.

15. Si Pierre fut par excellence l'apôtre des circoncis et Paul celui des incirconcis, on peut se représenter Marc comme ayant été, pendant leur vie et juste après leur mort violente dans la ville où il était alors, le conciliateur de ces deux géants. On entrevoit son histoire: il a connu et apprécié Pierre dès sa propre adolescence chez lui, à Jérusalem (Ac 12,11); il s'est

joint pendant quelque temps au groupe apostolique de Paul à Antioche (Ac 12,24); il s'en<sup>est</sup> séparé en Pamphylie pour retourner à Jérusalem dans le fief de Pierre (Ac 13,13; 15,38); il fut de nouveau près de Paul à Ephèse (Col 4,10; Phm 24); puis encore aux côtés de Pierre, sans doute à Rome (1 Pi 5,14); cependant, il restait cher à Paul (2 Tm 4,11). Il n'était ni apôtre ni prophète, peut-être pas encore pasteur ou docteur mais, entre ces deux groupes, un évangéliste. (Eph 4,11 comparé à Ep 2,20 et 1 Co 12,28). C'est à Rome où ses deux héros avaient été exécutés, - Paul, peut-être dès l'an 60; Pierre, en 64 -, et pour la même cause d'un Royaume de Dieu supranational, qu'il donna sa mesure, intervenant dans le débat qui opposait les pétrino et les paulino-chrétiens de la capitale de l'empire. On sait, d'après l'archéologie, que, dans la nombreuse colonie juive de Rome, il n'y avait pas moins d'une douzaine de synagogues. Une communauté chrétienne s'y est constituée, au plus tard à la fin des années 30 et peut-être autour du couple apostolique d'Andronicos et de Junias (Rm 16,16). C'étaient des judéo, des pétrino-chrétiens que leur choix de Jésus comme foyer de leur imaginaire n'empêchait pas, au contraire, d'être de fervents observateurs de la Loi juive. Il semble que c'est un peu plus tard que s'est formé un groupe, qui restera assez longtemps minoritaire, de pagano-paulino-chrétiens. La coexistence fut difficilement pacifique. Il en résulta des disputes, des violences, un tumulte à cause de "Chrestos", selon Suétone. Au cours des années 40, sous l'empereur Claude et par son ordre, le couple d'Aquila et Priscille fut de ceux qui durent quitter Rome. Il vint à Corinthe où il fit la connaissance de Paul, qui le confirma sans doute dans son attitude (Ac 18,2.18-19). Après un séjour à Ephèse (Ac 18,26), le couple revint à Rome (Rm 16,3), où il fut peut-être le principal animateur du groupe pagano-chrétien favorable à la liberté paulinienne. Ce sont eux, peut-être, qui ont demandé à Paul de mettre par écrit pour les chrétiens de Rome cette synthèse de l'être et de l'agir chrétien qu'est l'Epître aux Romains et qu'on date de l'an 58.

La lettre de Paul a dû, lentement, faire son chemin et préparer la transformation des mentalités et, une douzaine d'années plus tard, juste après la ruine de Jérusalem, Marc a senti qu'un poème conciliateur serait le bienvenu, où il montrerait en Jésus le prototype des deux formes d'apostolat ou plutôt de l'intendance (1 Co 4,1-2). Le bon intendant doit être fidèle et avisé, et si Pierre avait semblé plus fidèle et Paul plus avisé, en fait, l'un et l'autre avait, chacun à sa manière, imité Jésus (Lc 12,42). Si le Jésus de Marc agit comme <sup>Paul</sup> a fait et traverse la mer, Pierre reste, pour l'évangéliste, le premier appelé, le chef des Douze, le formulateur canonique de la foi. De celui-là, on n'a pas craint de raconter le "reniement", qui fut l'envers de son renoncement héroïque au nationalisme juif, renoncement qui était sans doute plus difficile pour lui, Palestinien de Galilée, que pour Paul de Tarse qui avait vécu pendant toute sa jeunesse avec des non-Juifs. Marc a si bien réussi, par cette création poétique, à illustrer la logique de la foi - la coïncidence des contraires, - qu'il n'est pas exagéré de dire, non seulement qu'il a servi de modèle aux autres évangélistes, mais que sa pr<sup>+</sup>ution, contemporaine de l'apparition du Fils de l'homme sur les nuées du ciel (Mc 13,26), en fut aussi le sacrement, à la fois le signe et la cause. Car, désormais, c'est autour d'une même représentation, celle de Jésus de Nazareth, que les idées judéopalestiniennes de Christ et de peuple de Dieu et les idées plutôt judéohellénistiques de Fils de l'homme et de Fils de Dieu dominant sur les nations et sur la mort, allaient, ensemble, concourir à rassembler sur terre en un seul peuple des personnes de tous peuples, nations et langues, dont la citoyenneté est dans le ciel (Ph 3,20).